

Exilé en France depuis 2012, Omar Youssef Souleimane raconte la révolution syrienne avortée

# «RIEN NE MÉRITE LA MORT»

STÉPHANIE FONTENOY

**Entretien** ▶ Le romancier Omar Youssef Souleimane serait-il *Le dernier Syrien*, titre énigmatique de son premier roman? Comme ses personnages, l'auteur a vécu, à l'âge de 25 ans, les premiers remous contrariés de la révolution syrienne. Exilé politique à Paris depuis 2012, l'ancien journaliste narre avec une franchise désarmante, et parfois violente, les espoirs déçus d'une génération «ivre de liberté». L'écrivain-poète s'exprime désormais en français, «la langue de l'avenir».

**Le conflit syrien est entré dans sa 10<sup>e</sup> année. Pourtant, dans un poème, vous appelez à garder espoir. Pourquoi?**

**Omar Youssef Souleimane:** Je partage avec Sartre l'idée selon laquelle les êtres sont condamnés à l'espoir. L'espoir est un moyen de résistance. Ce n'est pas une manière de rêver. Mark Twain a dit: «Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait.» En Syrie, on jouait avec la mort tous les jours. Quand on joue avec la mort, on comprend à quel point la vie est importante et fragile. Il faut garder de l'espoir, car quand on perd tout, on n'a plus rien à perdre. Cela augmente notre volonté et nous donne l'énergie pour continuer.

**Qui est le dernier Syrien de votre livre?**

Personnellement, après toutes ces années de la guerre, je pense que la Syrie n'existe plus. C'est un pays occupé par les Iraniens, les Russes, les Turcs, et une zone contrôlée par un dictateur qui s'appelle Bachar al-Assad. Face à cette catastrophe, que reste-t-il de la Syrie? Le pays existe seulement dans la mémoire des Syriens, qu'ils soient à l'intérieur ou à l'extérieur. Il reste le rêve qui accompagne les Syriens où qu'ils soient. Ce rêve est de vivre



Omar Youssef Souleimane: «Je pense et j'écris en français, mais je pleure en arabe.» FLAMMARION

## PLONGÉE DANS L'IMAGINAIRE SYRIEN

Mustafa Taj Aldeen Almosa aurait aimé être peintre. C'est finalement par les mots que s'exprime l'auteur issu d'une famille de la gauche syrienne. Ses 32 nouvelles, traduites en français dans *La peur au milieu d'un vaste champ*, sont autant de contes fantastiques, sur la condition humaine face à l'enfermement, la violence et la mort. On y croise un rat doté d'empathie pour des personnages emprisonnés de force dans l'œuvre de mauvais peintres surréalistes, une représentation féminine qui descend du cadre de son tableau pour passer la nuit auprès du narrateur, ou encore des défunts dotés de conscience. Autant de scènes d'où émerge une atmosphère morbide, parfois réchauffée par des accès d'amours imaginaires qui apaisent quelque peu les souffrances des protagonis-

nistes. Dans ce recueil de textes parus entre 2012 et 2019, l'auteur exilé en Turquie efface volontairement toute référence de temps et de lieu, afin de donner toute sa force au récit qui se veut le plus universel possible.

Mustafa Taj Aldeen Almosa, dont on compare parfois le style à celui de Frank Kafka, dit se tenir à l'écart de la politique et ne revendique aucun «message», si ce n'est celui véhiculé par la prose littéraire. *La peur au milieu d'un vaste champ* invite à une plongée en apnée au plus profond de notre imagination. SF / LIB

Mustafa Taj Aldeen Almosa, *La peur au milieu d'un vaste champ et autres nouvelles*, trad. de l'arabe par Amal Al Bahra, Ed. Actes Sud, 2020, 208 pp.

dans un pays sans violence, sans dictateur. Ce rêve est le dernier Syrien.

**Dans le livre, vous racontez avec beaucoup de franchise les doutes et les hésitations de vos personnages face à la révolution. Avec le recul, diriez-vous qu'ils étaient naïfs?**

En effet. Je ne cherche pas à représenter mes personnages comme des héros idéaux. Au contraire. Ce sont des héros du réel. La jeunesse syrienne n'avait aucune expérience politique. Nous étions naïfs car la Syrie a vécu sous un régime fasciste pendant 50 ans. Ce pouvoir a égorgé la vie politique et la liberté d'expression. Nous avons imaginé que le régime allait tomber comme les autres dans le monde arabe. Nous ne savions pas que l'Etat syrien était tellement fort, qu'il a de l'expérience et des réseaux, et qu'il est soutenu par les Orientaux et même par les Occidentaux, par-dessous la table. Finalement, les islamistes sont entrés en Syrie et ont profité de la situation. Ils ont détruit cette révolution. Ce fut un choc pour nous.

**Considérez-vous votre génération comme une génération sacrifiée?**

Le destin a sacrifié cette génération, ce n'était pas son choix. Ces jeunes ne voulaient pas se sacrifier pour la révolution, pour le pays régime, pour la guerre. Car pour eux, le plus important, c'est la vie. Rien ne mérite la mort. La seule chose qui est sacrée pour eux, c'est d'être vivant. On voit dans le livre qu'ils rigolent, qu'ils sont amoureux, qu'ils boivent et qu'ils fument. Ce ne sont pas des gens enfermés sur eux-mêmes. Mais malheureusement, ils ont été sacrifiés pour une génération qui viendra plus tard. C'est le cas dans beaucoup de révolutions dans le monde. Il faut parfois plusieurs générations, des réfugiés, des morts, des emprisonnés, des tor-

turés, afin que d'autres apprennent les leçons et que l'on progresse vers ce qu'on appelle la liberté.

**Deux de vos personnages dans le roman sont homosexuels. C'est un livre contre les tabous de la société syrienne?**

La révolution pour ces jeunes n'était pas seulement une révolution contre le régime, mais contre les conséquences de ce régime et des islamistes sur la société. Parmi ces conséquences, il y avait les libertés individuelles. Lutter pour les droits des homosexuels, les droits des femmes, l'égalité femme-homme, les droits des ouvriers, pour un parlement, c'est aussi une révolution.

**Il est aussi question, de manière terrifiante, de la torture.**

**Comment avez-vous recueilli des informations aussi terribles sur les pratiques dans les prisons syriennes?**

Ce sont de vrais témoignages de gens que je connais qui étaient emprisonnés sous le régime de Bachar al-Assad. Je tiens à préciser que tout ce que je raconte ne donne qu'une vision très atténuée de la réalité, parce que les prisons dans le régime policier fasciste d'Assad ressemblent très fort aux prisons des nazis.

**Vous écrivez désormais en français. Que vous apporte cette expérience?**

Je pense et j'écris en français, mais je pleure en arabe. Parce que la langue arabe, pour moi, c'est la langue du passé. Et le français, la langue de l'avenir. D'ailleurs je ne dis pas que je suis étranger en France. Je dis que je suis un Français avec une mémoire différente. Cela crée en moi une nouvelle identité. L'identité pour moi, c'est la langue, c'est la littérature, c'est l'écriture. LA LIBERTÉ

Omar Youssef Souleimane, *Le dernier Syrien*, Ed. Flammarion, 2020, 272 pp.